

* Commentaires du 2 mars 2014 *

Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de

Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

8^e dimanche du temps ordinaire, Année A

» Cherchez d'abord son Royaume et sa justice «



Giotto di Bondone (1298)

1. Les textes de ce dimanche

1. Is 49, 14-15
2. Ps 61/62, 2-3, 8, 9
3. 1 Co 4, 1-5
4. Mt 6, 24-34

PREMIÈRE LECTURE : Is 49, 14-15



Lecture du livre d'Isaïe

49.

- 14 Jérusalem disait : « Le Seigneur m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée. »
- 15 Est-ce qu'une femme peut oublier son petit enfant, ne pas chérir le fils de ses entrailles ? Même si elle pouvait l'oublier, moi, je ne t'oublierai pas. – Parole du Seigneur tout-puissant.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Is 49, 14-15

Le chapitre 49 du livre d'Isaïe est un texte prodigieux. Il faut le lire intégralement pour découvrir comment un peuple au plus profond de la misère, retrouve l'espérance. Le peuple d'Israël est en Exil à Babylone et le moral est au plus bas : on se répète « Le Seigneur m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée. » Tout conduit à confirmer ce constat : Jérusalem est dévastée, des étrangers s'installent dans les décombres ; si un jour on rentrait, que retrouverait-on ? Du peuple, il ne reste presque personne ; la famille royale est éteinte ; et les années passant, tous ceux qui sont arrivés encore valides à Babylone après l'épreuve de la déportation meurent les uns après les autres. Un Exil de cinquante années, c'est très long, c'est plus que la durée d'une génération. Pire, comment garder la foi parmi ces étrangers idolâtres ? Dans ces conditions déplorables, peut-on encore parler d'Alliance avec Dieu ? La tentation est grande de croire que Dieu les a oubliés. Et, d'ailleurs, les succès des Babyloniens ne sont-ils pas la preuve que notre Dieu nous a laissé tomber ?

Alors le prophète Isaïe cherche par tous les moyens à convaincre ses compatriotes que rien ne pourra détruire l'Alliance proposée par Dieu à son peuple, tout simplement parce que, même si les hommes sont parfois infidèles, Dieu, lui, reste toujours fidèle.

Pour rendre son message encore plus percutant, Isaïe fait référence à notre expérience humaine, celle de la tendresse des mamans pour leurs bébés : « Est-ce qu'une femme peut oublier son petit enfant, ne pas chérir le fils de ses entrailles ? Même si elle pouvait l'oublier, moi, je ne t'oublierai pas. » Et Isaïe, dans ce chapitre 49 développe toute une série d'images : Pour Dieu, Israël est l'enfant bien-aimé, (« Le Seigneur m'a appelé dès le sein maternel, dès le ventre de ma mère il s'est répété mon nom. » Is 49, 1), la flèche la plus précieuse de son carquois (« Il m'a disposé comme une flèche acérée, dans son carquois il m'a tenu caché. » Is 49, 2), le serviteur qui réalise les œuvres de Dieu (« Mon serviteur, c'est toi, Israël, toi par qui je manifesterai ma splendeur. » Is 49, 3), la marque d'amour gravée sur les mains de Dieu (« Voici que sur mes paumes je t'ai gravé » Is 49, 16).

Tout cela prouve qu'au temps de l'Exil à Babylone, c'est-à-dire au sixième siècle av.J.C., les prophètes parlaient déjà de Dieu comme d'un Père. On n'a donc pas attendu le Nouveau Testament pour appeler Dieu « Père » ; mais pour être tout à fait honnête, on n'a pas attendu non plus l'Ancien Testament ni le peuple hébreu ; les autres peuples aussi invoquaient leur dieu comme leur père ; par exemple, au 14^{ème} siècle, à Ugarit (au Nord de la Palestine), le dieu suprême s'appelle « El, roi-père » ; mais le titre de père, chez les autres peuples, a deux significations : premièrement un sens d'autorité doublée de tendresse ; deuxièmement un sens de paternité charnelle ; la Bible a gardé le premier sens, mais a toujours refusé de considérer Dieu comme un père biologique à la manière humaine. Dieu est le Tout-Autre, sur ce plan-là aussi.

C'est pour cette raison, d'ailleurs, qu'on ne trouve que tardivement, dans l'Ancien Testament, des affirmations péremptoires du genre « Dieu est votre Père » ; pendant trop longtemps, on aurait risqué de se méprendre et de l'imaginer père à la manière humaine, comme les peuples voisins. Mais, à l'époque de l'Exil, la paternité de Dieu à l'égard de son peuple était acquise. On peut lire chez Jérémie, par exemple : « Oui, je suis un père pour Israël, Éphraïm est mon fils aîné. » (Jr 31, 9).

C'est sur cette conviction que le prophète Isaïe veut adosser l'espérance de ses compatriotes exilés : comme un Père vole au secours de ses enfants, Dieu tiendra les promesses de son Alliance et donc il libèrera son peuple de la captivité à Babylone. Le tout petit paragraphe du chapitre 49 d'Isaïe que nous lisons aujourd'hui est entouré de part et d'autre par des promesses de retour au pays : dans les versets qui précèdent notre lecture, on peut lire : « De bien loin ils arrivent, les uns du Nord et de l'Ouest, les autres, de la terre d'Assouan. » et encore : « Le Seigneur réconforte son peuple, et à ces humiliés il montre sa tendresse. » (Is 49, 12-13). Et, dans les versets qui suivent : « Ils accourent tes bâtisseurs, et tes démolisseurs, tes dévastateurs loin de toi s'en vont. Porte tes regards sur les alentours et vois : tous ils se rassemblent, ils viennent vers toi. Par ma vie, oracle du Seigneur, oui, tu les revêtiras tous comme une parure, telle une promesse, tu te feras d'eux une ceinture. Oui, dévastation, désolation, terre de démolition que tu es, oui, désormais tu seras trop étroite pour l'habitant, tandis que prendront le large ceux qui t'engloutissaient. De nouveau, ils diront à tes oreilles, les fils dont tu ressentais la privation : L'espace est trop étroit pour moi. Place pour moi ! Tiens-toi serrée que je puisse habiter. » et encore « Tu diras dans ton cœur : 'Moi, j'étais privée d'enfant, stérile, en déportation, éliminée ; ceux-là, qui les a fait grandir ? Voilà que je restais seule ; ceux-là, où donc étaient-ils ?... Ils ramèneront tes fils dans leurs bras, et tes filles seront hissées sur leurs épaules. » (Is 49, 17-22).

Il faut quand même de l'audace pour annoncer de telles promesses à un peuple en exil. C'est presque trop beau pour être vrai, dirait-on. Mais cette audace est celle même de Dieu. Pour bien préciser que cette parole n'est pas la sienne, Isaïe prend soin de parsemer ce chapitre de formules telles que « Oracle du Seigneur », ou « Parole du Seigneur » ou

encore « Ainsi parle le Seigneur ». Généralement, quand les prophètes insistent sur ce point, c'est parce que les paroles qu'ils ont à dire de la part de Dieu sont particulièrement difficiles à entendre.

Complément

On sait bien que notre prière du Notre Père n'est pas une invention de Jésus. Toutes les phrases du Notre Père, sans exception, figuraient déjà à son époque dans des prières juives.



PSAUME : Ps 61/62, 2-3, 8, 9

Psaume 61/62

R/ En Dieu seul, le repos de notre âme.

- 2 Je n'ai de repos qu'en Dieu seul,
mon salut vient de lui.
- 3 Lui seul est mon rocher, mon salut,
ma citadelle : je suis inébranlable.
- 8 Mon salut et ma gloire
se trouvent près de Dieu.
Chez Dieu, mon refuge,
mon rocher imprenable !
- 9 Comptez sur lui en tout temps,
vous, le peuple.
Devant lui épanchez votre cœur :
Dieu est pour nous un refuge.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 61/62, 2-3, 8, 9

Clairement, ce psaume est une invitation à la confiance : « Je n'ai de repos qu'en Dieu seul, mon salut vient de lui. Lui seul est mon rocher, mon salut, ma citadelle : je suis inébranlable... Comptez sur lui en tout temps, vous, le peuple. » Cette recommandation tombe à point nommé pour le peuple malheureux en Exil à Babylone que nous évoquons à propos de la première lecture.

Comme très souvent dans les psaumes, c'est l'expérience de l'Exode qui est le meilleur argument de l'espérance. Car, pendant les quarante années de pérégrinations dans le désert du Sinaï, on a eu maintes occasions d'expérimenter la sollicitude de Dieu. Ici, par exemple, nous entendons à deux reprises le mot « rocher » qui fait référence à un événement très précis de l'Exode. Un événement qui a marqué la mémoire du peuple tout entier à tel point qu'il est évoqué à plusieurs reprises dans les textes bibliques.

D'après le livre de l'Exode, cela se passait à Rephidim dans le sud de la péninsule du Sinaï. De loin, on voyait les palmiers de l'oasis et chacun espérait trouver de quoi étancher sa soif. Mais, ô surprise, l'oued était à sec. La bonne réaction aurait été de faire confiance : Dieu ne nous avait pas amenés aussi loin pour nous laisser mourir de soif. Certainement, il dicterait à Moïse une solution.

Au lieu de cela, le peuple tout entier, pris de peur, s'est mis à récriminer. Non seulement, Moïse avait été bien imprudent de faire courir de tels risques à son peuple, mais on en vint à le soupçonner d'avoir ainsi manigancé la mort de tous ceux qui l'accompagnaient. Alors, ce fut au tour de Moïse d'être en danger. Si cela continue, ils vont me lapider, pensa-t-il.

Or, quelle fut la réponse de Dieu à la révolte de son peuple ? Ce fut le don au-delà de la révolte, le pardon : Il a dit à Moïse de se munir de son bâton, celui avec lequel il avait frappé le fleuve, la nuit de la sortie d'Égypte, et de frapper le rocher, ce que Moïse a fait bien sûr. Et alors de l'eau a coulé du rocher. « Dieu a fait jaillir l'eau du rocher de granit » raconte le livre du Deutéronome (Dt 8, 15). Pour retenir la leçon de ce moment de soupçon de son peuple, Moïse appela ce lieu non plus Rephidim mais Massa et Meriba, ce qui signifie « Épreuve et Querelle » parce qu'on avait querellé Dieu (à travers son envoyé Moïse) et parce qu'on avait exigé de lui un signe.

Ces mots de Massa et Meriba se retrouvent à plusieurs reprises chez les auteurs bibliques comme une méditation sur la tentation sans cesse renaissante de l'humanité de soupçonner Dieu de ne pas lui vouloir du bien. Voici, par exemple, le rappel du psaume 95 (94) : « Puissiez-vous aujourd'hui écouter la voix du SEIGNEUR ! Ne durcissez pas votre cœur comme à Meriba, comme au jour de Massa dans le désert, où vos pères m'ont défié et mis à l'épreuve, alors qu'ils m'avaient vu à l'œuvre. » L'œuvre de Dieu, c'est le miracle de la sortie d'Égypte. Et le livre du Deutéronome dit la même chose à sa manière : « Vous ne mettez pas à l'épreuve le SEIGNEUR votre Dieu comme vous l'avez fait à Massa.

Désormais, le simple mot « rocher » évoque cette fidélité de Dieu malgré toutes les infidélités et les révoltes de son peuple. On ne s'étonne donc pas de le rencontrer souvent dans les psaumes, comme une sorte de garde-fou contre le soupçon.

Le récit de la scène du jardin d'Éden relate de manière imagée ce problème éternel de l'humanité : créé par pur amour, et nanti de tous les pouvoirs sur la création, l'homme ne connaît qu'une limite à sa liberté, l'interdiction de prendre le fruit d'un certain arbre. La désobéissance mettrait l'homme en grand danger, a prévenu Dieu : « Tu pourras manger

de tout arbre du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance de ce qui rend heureux ou malheureux, car du jour où tu en mangeras, tu devras mourir. » (Gn 2, 16-17). Là encore, c'est une question de confiance qui est posée à l'homme. Le texte suggère que l'homme devrait raisonner de la façon suivante : Dieu a fait preuve de sa bienveillance, pourquoi voudrait-il du mal à sa créature ? De toute évidence la consigne lui est donnée pour son bien ; sans doute le fruit est-il vénéneux. Il vaut donc mieux s'en abstenir comme Dieu l'a ordonné.

Mais, malheureusement, l'homme se laisse gagner par le soupçon : une petite voix inspire à la femme l'idée que Dieu n'agit que par jalousie. Le mieux serait donc de lui désobéir... et l'on connaît la suite. L'homme et la femme ne meurent pourtant pas tout de suite de mort biologique, mais la relation de confiance est morte et le soupçon se répand comme un poison mortel, un venin qui inocule la mort spirituelle à l'humanité.

Les psaumes, et tout particulièrement celui de ce dimanche, sont un lieu privilégié de lutte contre ce soupçon qui nous empoisonne. A tel point que le verset « Lui seul est mon rocher, mon salut, ma citadelle : je suis inébranlable » est dit deux fois, comme une sorte de refrain. Et le prophète Isaïe, en son temps, mettait en garde le jeune roi Achaz contre la tentation du manque de foi : « Si vous ne croyez pas, vous ne tiendrez pas » (Is 7, 9).

Saint Paul, à son tour, qui est imprégné des Ecritures, poursuit la méditation de l'Ancien Testament sur le soupçon qui habite trop souvent les hommes. Et, à l'attitude d'Adam, le soupçonneux, il aime opposer l'attitude de confiance du Christ, qu'il appelle « le nouvel Adam ».

Complément

L'expression « Mon Rocher » dans les psaumes : Ps 95/94 ; 71/70, 3 ; 78/77, 12-20 ; 31/30, 1-5 ; 42/41, 10 : « Je dirai à Dieu, mon Rocher : pourquoi m'oublies-tu ? » ; 92/91 : Dieu, mon rocher ; 18/17, 2-3. 32. 47 ; 73/72, 26 : « le roc de mon cœur, c'est Dieu pour toujours. »



DEUXIÈME LECTURE : 1 Co 4, 1-5

Lecture de la première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens

Frères,

4.

- 1 Il faut que l'on nous regarde seulement comme les serviteurs du Christ et les intendants des mystères de Dieu.
- 2 Et ce que l'on demande aux intendants, c'est en somme de mériter confiance.
- 3 Pour ma part, je me soucie fort peu de votre jugement sur moi, ou de celui que prononceraient les hommes ; d'ailleurs, je ne me juge même pas moi-même.
- 4 Ma conscience ne me reproche rien, mais ce n'est pas pour cela que je suis juste : celui qui me juge, c'est le Seigneur.
- 5 Alors, ne portez pas de jugement prématuré, mais attendez la venue du Seigneur, car il mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et il fera paraître les intentions secrètes. Alors, la louange qui revient à chacun lui sera donnée par Dieu.

DEUXIÈME LECTURE - L'exégèse de Mme Thabut : 1 Co 4, 1-5

Depuis le début de sa lettre, Paul se bat contre les querelles de clans qui divisent la communauté de Corinthe : chacun ne jure plus que par son prédicateur préféré, Apollos, ou Pierre ou Paul lui-même. Les choses vont si loin que les gens en sont venus à adopter un langage d'esclaves puisque les uns et les autres disent : « Moi, j'appartiens à Apollos (ou à Pierre ou à Paul) » (1 Co 1, 12) ; « appartenir à » était l'expression employée dans les cas d'esclavage.

Les querelles qui divisent la jeune communauté révèlent donc un véritable problème de fond : le Christ est venu pour faire de nous des hommes libres et voilà les Corinthiens qui s'inventent une nouvelle forme d'esclavage. On sait que dans toutes les communautés où il est passé, Paul a milité pour une véritable liberté : on peut être esclave de certaines manières de penser ou d'agir, de certains conformismes, de certaines modes. Les querelles à propos des habitudes alimentaires, par exemple, ont empoisonné par moments la vie des premières communautés chrétiennes. On en aura l'écho plus loin dans cette même lettre aux Corinthiens. Ici, il s'agit d'un autre esclavage : celui des maîtres à penser.

Il est urgent de remettre les choses à leur place ; les prédicateurs ne sont pas des maîtres à qui vous devriez appartenir, ils sont des serviteurs et rien d'autre : « Il faut que l'on nous regarde seulement comme les serviteurs du Christ et les intendants des mystères de Dieu. » « L'Intendant » n'est pas le « propriétaire » et il peut être destitué s'il outrepassé ses droits. De la même manière, si un prédicateur peut devenir un gourou, alors il est un mauvais prédicateur ; il n'est pas un bon serviteur du Christ puisqu'il n'a réussi qu'à centrer ses fidèles sur sa propre personne au lieu de les tourner vers le Christ. Ici, Paul s'interroge lui-même et cela explique la tristesse du ton de ce passage : « Ma conscience ne me reproche rien, mais ce n'est pas pour cela que je suis juste ». Ce n'est pas son orgueil qui est blessé : l'enjeu est beaucoup plus grave : puisqu'il y a des gens pour dire : « Moi, j'appartiens à Paul », cela veut-il dire qu'il aurait capté l'attachement de certains au lieu de les tourner vers le Seigneur ?

Deuxième enjeu de ces attachements excessifs à tel ou tel : inévitablement, on en vient à porter des jugements : opter pour Apollos ou Pierre ou Paul, de manière exclusive, conduit à dénigrer les autres. Or seul le Seigneur sait juger les uns et les autres : les prophètes l'ont sans cesse répété, Dieu seul est le juste juge. L'argument donné par Paul est très intéressant : seul le maître peut s'autoriser à juger son serviteur ; aucun ou aucune d'entre nous ne peut se hasarder sans ridicule à juger les services rendus à quelqu'un d'autre. Dans

la lettre aux Romains, Paul le dit très clairement : « Qui es-tu pour juger un serviteur qui ne t'appartient pas ? » (Rm 14, 4). Nous sommes les intendants des mystères de Dieu : comme leur nom l'indique, ce sont des « mystères », c'est-à-dire qu'ils nous échappent ; et tant qu'ils nous échappent, tout jugement est prématuré ! « Alors, dit Paul, ne portez pas de jugement prématuré, mais attendez la venue du Seigneur ». Ce projet de Dieu nous dépasse tellement que nous sommes par nous-mêmes incapables de discerner son état d'avancement et la contribution des uns et des autres à ce projet. Voilà qui rend dérisoires toutes querelles et dissensions sur la qualité de tel ou tel serviteur de l'évangile !

Je reviens à cette expression : « intendants des mystères de Dieu ». Voilà le titre magnifique donné par Paul aux baptisés que nous sommes. Quand quelqu'un nous demande quel est notre métier, nous viendrait-il à l'idée de répondre que nous sommes « intendants des mystères de Dieu ». C'est pourtant le premier but de nos vies ; l'évangile de ce dimanche le redira fortement !

Enfin, si on regarde le texte d'un peu plus près, Paul emploie deux mots : celui qui a été traduit par « serviteur » (upèretas) désigne un subordonné, un subalterne ; l'autre terme (oikonomos) est quelqu'un d'important, un homme de confiance, ce que notre traduction rend par « intendant ». Les deux mots nous vont bien : « serviteurs quelconques » selon l'expression retenue par Luc ((Lc 17, 10), simples subalternes, nous le sommes, et c'est rassurant. L'œuvre de Dieu ne nous appartient pas. Nous faisons tranquillement notre petit possible au jour le jour, et cela suffit à notre joie intérieure.

« Intendants », nous le sommes également, fiers de la confiance qui nous est faite. Or l'importance d'un intendant se mesure à la taille de la propriété ou à l'importance de la fortune qu'il doit gérer. Eh bien nous, nous sommes les intendants du Maître du monde et de l'histoire ! « Intendants des mystères de Dieu », dit Paul. Les deux mots employés par Paul se contrebalancent en quelque sorte : ils nous permettent de pressentir la grandeur de notre mission au cœur même de notre petitesse !

On comprend alors pourquoi les petites querelles des Corinthiens pouvaient affliger Paul. Elles ne sont pas à la hauteur de l'enjeu véritable de nos vies qui n'est autre que le Jour que nous attendons tous avec ferveur : celui de la venue du Seigneur.

ÉVANGILE : Mt 6, 24-34

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait :

- 6.**
- 24** « Aucun homme ne peut servir deux maîtres : ou bien il détestera l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent.
- 25** C'est pourquoi je vous dis : Ne vous faites pas tant de souci pour votre vie, au sujet de la nourriture, ni pour votre corps, au sujet des vêtements. La vie ne vaut-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que les vêtements ?
- 26** Regardez les oiseaux du ciel : ils ne font ni semailles ni moisson, ils ne font pas de réserves dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

- 27 D'ailleurs, qui d'entre vous, à force de souci, peut prolonger tant soit peu son existence ?
- 28 Et au sujet des vêtements, pourquoi se faire tant de souci ? Observez comment poussent les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas.
- 29 Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était pas habillé comme l'un d'eux.
- 30 Si Dieu habille ainsi l'herbe des champs, qui est là aujourd'hui, et qui demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien davantage pour vous, hommes de peu de foi ?
- 31 Ne vous faites donc pas tant de souci ; ne dites pas : 'Qu'allons-nous manger ?' ou bien : 'Qu'allons-nous boire ?' ou encore : 'Avec quoi nous habiller ?'
- 32 Tout cela, les païens le recherchent. Mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin.
- 33 Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par-dessus le marché.
- 34 Ne vous faites pas tant de souci pour demain : demain se souciera de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine. »

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mt 6, 24-34

On ne s'étonne pas que Jésus ait, à plusieurs reprises, abordé les questions d'argent, puisque c'est bien l'une des préoccupations majeures des hommes ; mais il me semble qu'il y a, dans le discours de Jésus, beaucoup plus que des considérations de sagesse. J'y lis au moins trois insistances : un appel à la liberté, une invitation à vérifier nos priorités et enfin une consigne de confiance.

Un appel à la liberté, d'abord. Celui qui n'avait « pas même une pierre pour reposer sa tête » jouissait d'une liberté totale de mouvement. On sait, à l'inverse, combien certains se voient obligés de consacrer leur temps et leur énergie à gérer leur fortune. Nous désirons la richesse parce que nous y voyons un moyen d'être libres et heureux (et le but est louable, en soi), mais l'inverse peut se produire, quand nous en devenons esclaves. Ce que l'on possède pourrait bien nous posséder, en définitive.

Parce que ce problème est de tous les temps, de nombreux auteurs bibliques l'ont abordé, chacun dans son style. Je vous lis ce qu'en dit le livre du Siracide : « Le souci entraîne une vieillesse prématurée » (Si 30, 24) et un peu plus loin « L'insomnie que cause la richesse finit par décharner quelqu'un, le souci qu'elle apporte éloigne le sommeil. » (Si 31, 1). Chez nous, la sagesse populaire, elle aussi, dit bien que « L'argent est un bon serviteur mais un mauvais maître » ; et c'est ce dernier terme que le texte original de notre évangile emploie : l'argent, il le dit Mamon, c'était le nom d'une puissance qui asservit le monde. Nous plier sous sa loi, c'est perdre notre liberté et notre joie.

Deuxièmement, Jésus nous invite à vérifier nos priorités : « Cherchez d'abord son Royaume et sa justice ». Le vrai trésor de nos vies, la vraie perle (pour reprendre des expressions de Jésus lui-même), notre unique raison de vivre et de mourir, c'est le projet de Dieu, qui nous est révélé dans sa Parole. Nous pouvons nous occuper à autre chose, cela nous arrive, mais, tôt ou tard, nous lui revenons, parce que nous savons comme Pierre, que lui seul « a les paroles de la vie éternelle ». Dans la première lettre aux Corinthiens (notre deuxième lecture), Paul nous décernait le beau titre « d'intendants des mystères de Dieu ». Ici, Jésus nous invite à rester fidèles à cette vocation et à ne pas nous tromper de métier ou de priorités, si vous préférez. « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur », disait-il.

D'ailleurs on peut remarquer ceci : cette partie du discours sur la montagne consacrée à la question de la richesse intervient après l'enseignement du Notre Père : or, dans le Notre Père, justement, les demandes sur la venue du Règne (« Que ton Nom soit sanctifié, que ton Règne vienne, que ta Volonté soit faite sur la terre comme au ciel ») précèdent la demande du pain quotidien.

Enfin, troisièmement, et c'est la clé de tout, peut-être, Jésus nous invite à la confiance. Si Dieu est Père, comme tout le discours sur la montagne le développe, nous pouvons nous remettre entre ses mains. À cinq reprises, dans ces quelques lignes, il emploie le même verbe en grec que nos traductions rendent par le mot « souci » ou le verbe « se soucier ». Pour illustrer son propos, il nous donne en exemple les oiseaux du ciel et les lis des champs. Puisqu'ils ont été créés par Dieu, on peut bien penser qu'ils ont leur fonction dans la création, un rôle bienfaisant à tenir dans lequel ils sont indispensables.

C'est encore plus vrai de l'homme, évidemment. Chaque homme est un collaborateur de Dieu et son travail consiste à gérer les richesses qu'il lui confie : « Emplissez la terre et dominez-la », avait dit le Créateur au premier couple humain (Gn 1, 28). C'est justement parce que l'homme est le « lieutenant » de Dieu qu'il peut, en toutes circonstances, garder la sérénité : « Regardez les oiseaux du ciel... votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?... Observez comment poussent les lis des champs... Si Dieu habille ainsi l'herbe des champs, qui est là aujourd'hui, et qui demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien davantage pour vous, hommes de peu de foi ? »

Je reviens aux demandes du Notre Père : « Donne-nous notre pain... Pardonne-nous... Délivre-nous du mal. » : rien d'autre que des paroles de confiance absolue. Les versets que nous lisons ici ne font que commenter cette confiance qui est le tout de la vie du croyant. Une seule chose compte : entrer dans les vues de Dieu, s'attacher à son projet et tout faire pour y correspondre : « Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par-dessus le marché. » En d'autres termes, ajustez (c'est le sens profond du mot « justice ») votre conduite à la pensée même de Dieu, à son dessein d'amour, devenez-en de plus en plus les artisans pour la petite part qui vous revient de cette tâche. Pour le reste, ne cessez pas de lui faire confiance, « votre Père sait ce dont vous avez besoin avant que vous le lui demandiez » (Mt 6, 8).

Compléments

« Votre Père céleste sait que vous en avez besoin » : il est intéressant de rapprocher cette phrase du psaume de ce dimanche : Dieu était appelé notre « Rocher » en souvenir d'un épisode crucial de la traversée du Sinaï, pendant l'Exode. Arrivés à une certaine oasis, on s'était aperçus que l'oued auquel on comptait bien se désaltérer était complètement sec. C'est à ce moment précis qu'il aurait fallu se souvenir que notre Père céleste connaît nos besoins. Au lieu de cela, le peuple avait manqué de confiance et tous s'étaient plaints amèrement. C'est alors que Dieu avait fait couler l'eau d'un Rocher. Depuis, le mot « rocher » appliqué à Dieu sonne comme un appel répété à la confiance, car elle reste notre difficulté majeure, semble-t-il.

Cela veut-il dire que quand nous sommes trop préoccupés par l'argent, c'est tout simplement parce que nous manquons de confiance en Dieu pour nous rendre heureux ?

Au contraire le discours de Jésus sur le sujet est bien une invitation à la liberté : « Ne vous faites donc pas tant de souci », manière de dire : ne perdez pas votre temps et votre sommeil à trop vous inquiéter des choses matérielles. Bien sûr, il serait dangereux de lire dans ces paroles un éloge de la paresse : ce n'est certainement pas son idée ; il nous invite seulement à vérifier nos priorités.

